

Musée de Salagon
04300 Mane
04 92 75 70 50



*Treizième séminaire annuel
d'ethnobotanique du domaine européen*

Les racines ou la métaphore des origines

**Jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 octobre 2014
Salle Pierre Michel, Place du Bourguet, Forcalquier**



Direction générale des patrimoines
Département du pilotage de la
recherche
et de la politique scientifique



Présentation du Séminaire annuel d'ethnobotanique du domaine européen du musée de Salagon

Le Musée de Salagon, ethnopôle régional de Haute-Provence, lieu d'étude et de documentation tourné vers les relations sociétés/nature, a mis en place depuis une quinzaine d'années plusieurs jardins consacrés à des thèmes majeurs de l'ethnobotanique et de l'ethnohistoire en rapport avec la flore.

Lancé en 2001, le projet d'établir à Salagon un séminaire annuel d'ethnobotanique se poursuit cette année, grâce au soutien renouvelé du Ministère de la Culture (Département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique) et du Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence.

Chaque année, la session fait l'objet de communications et de discussions. Cette année, le séminaire aura lieu les jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 octobre.

La thématique centrale est l'ethnobotanique du domaine européen, avec une visée plus particulière sur le domaine méditerranéen.

Le séminaire est ouvert à toute personne disposant déjà de bases en ethnologie et/ou en botanique, ou motivée par un projet de recherche personnel, dans tous les cas, impliquée par un investissement prioritaire dans les thématiques abordées au cours des journées.

Les responsables du séminaire d'ethnobotanique

Danielle MUSSET

Ethnologue, Directrice du Musée de Salagon

Pierre LIEUTAGHI

Ethnobotaniste, Conseiller scientifique des Jardins de Salagon

Présentation du thème : Les racines ou la *métaphore des origines*

[**Rappel biologique.** — Les racines *ancrent le végétal*, être immobile (mais voyageur par ses pollens, ses fruits, ses graines...), et assurent sa *nutrition en eau et en sels minéraux* (très schématiquement). Les parties aériennes chlorophylliennes s'occupent de la synthèse des éléments carbonés, alimentant aussi la souche via la sève descendante. — On sait aujourd'hui que *les racines sont très souvent associées à des champignons symbiotiques souterrains (mycorhizes)* ; ceux-ci fournissent à la plante supérieure des substances élaborées (pas seulement de nature minérale au sens strict), reçoivent en contrepartie des nutriments issus de la photosynthèse. Les associations végétales plus ou moins stables, de la pelouse naturelle pâturée à la forêt, sont donc des *alliances complexes entre l'aérien et le souterrain*. — Dans la dynamique des peuplements végétaux, il est fréquent que les racines aident aussi à l'hégémonie de leurs détentrices en émettant des *excrétions racinaires*. Ces substances peuvent (entre autres) exercer un effet inhibiteur sur la levée des graines des espèces concurrentes dans le même habitat. Ainsi, dans nos régions méridionales, le thym, le romarin, l'épervière piloselle, etc., tendent à former des peuplement purs plus ou moins étendus. — Le volume de sol occupé par les racines constitue la *rhizosphère*. Double théorique souterrain du volume aérien de la plante, son extension peut être nettement moins importante (cas des *Ophrys* et des *Orchis*, à l'enracinement restreint car très mycorhizé), ou beaucoup plus grande : des mesures de l'occupation racinaire du sol dans des peuplements de pins sylvestres baltes, sur des sols très peu profonds où les racines doivent s'étendre loin à l'horizontale, donnent la moyenne effarante de *300 000 kilomètres de racines par arbre*. Sont prises en compte les racines principales, leurs subdivisions, les radicelles, les poils absorbants. Le même type de calcul donne, pour un pied de blé, environ *900 m de racines*.]

Un *déracinement* historique

Vers la fin du XV^e siècle, dans les *herbaria* (pharmacopées manuscrites illustrées), la représentation graphique du végétal connaît un bouleversement discret, remarqué seulement un demi-millénaire plus tard : des plantes y sont figurées *sans leurs racines*, préfigurant les représentations botaniques modernes.

Il s'agit bien des *figures associées aux textes médicaux*. Car la peinture médiévale montre souvent des végétaux "en situation naturelle", arbres ou plantes herbacées, où les parties aériennes seules sont figurées. — Parfois, on le dirait, à contrecœur : les arbres du "Saint-François recevant les stigmates", de Giotto (Louvre), peignent à cacher leurs racines, en particulier dans la prédelle de la prédication aux oiseaux.

Quand la plante figure dans le "fond" des scènes religieuses, elle ne fait que participer évasivement à un décor du monde non retenu pour lui-même ; on peut la montrer telle qu'elle est dans le regard. C'est un simple élément de la chose visible d'importance secondaire¹.

Quand il s'agit de plante comme être singulier, comme substance curative/magique, les livres de médecine la montrent *toujours entière avec les racines*, arbres compris².

¹ Sauf quand, dans les scènes religieuses, une fleur se fait symbole, telle l'ancolie, l'herbe aux colombes, associée à la manifestation du Saint-Esprit. La feuille de l'anémone hépatique, "L'herbe de la Trinité", est dans le même registre mnémotechnique sur les chapiteaux du XIII^e siècle.

² Voir par exemple, les figures du *Livre des simples médecines*, ms français 12322 BN (éd. commentée, 1982), où la représentation archaïque cède le pas à l'illustration naturaliste, mutation perceptible dans les autres grands manuscrits analogues du XV^e siècle ou du début XVI^e. Au XVI^e siècle, les traités des médecins botanistes (Fuchs,

Qu'est-il arrivé à la perception du végétal dans nos sociétés ?

En même temps qu'elles se déracinaient de la croyance, elles occultaient les repères premiers de la métaphore.

La part obscure

Le Séminaire de Salagon a déjà évoqué la nature ambiguë du végétal, aérienne et souterraine, que l'arbre illustre à la fois au plus haut point, et au plus profond,

*Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts³.*

Privilégier le monde visible est propre aux Temps Modernes.

Antérieurement (mais toujours dans bien des cultures), l'invisible a une importance égale, ou supérieure : l'âme vaut davantage que le corps. Les racines, qui appartiennent à l'invisible, y ancrent le visible, en expriment la "part active" souterraine.

On ne peut séparer davantage les racines du végétal aérien que le corps de l'âme. Cette dissociation appartient à la mort seule.

Ce qui complique les choses, c'est que la mort est aussi de nature souterraine : elle entraîne le corps dans le monde des racines, noir et froid.

Tandis que l'arbre, le plus grand des enracinés, peut se convertir en feu sur la terre, c'est au feu souterrain que vont (dans la croyance chrétienne) les âmes incapables de ciel. — Au besoin, le bûcher accélère la descente aux enfers : feu du dessus et feu du dessous ont des accointances. Le bois, qui vient des racines est un intercesseur parfait.

Les racines ont à voir avec un *principe d'inversion*. Celui qui met en noir, près de la demeure de Perséphone, le peuplier qui est blanc sur la terre, et en blanc, devant celle d'Hadès, le cyprès que les vivants connaissent en noir.

S'interroger à propos de racines, c'est toujours faire la part des métamorphoses de l'obscur.

La racine métaphore

Le Séminaire de Salagon s'est arrêté à plusieurs reprises dans l'un ou l'autre des vastes domaines de la métaphore associée au végétal, entre fleur de la jeunesse et fruit des attentes, rameau de la connaissance et graine de courage.

Tout cela se tenait dans l'espace rassurant des regards.

Avec les racines, la métaphore s'étend en-deçà des formes de langage. Elle se creuse, s'assure, s'explique, se masque, feint la connivence, certifie des vérités terriblement irréfutables.

On a ses racines dans un lieu du monde (mais il arrive qu'on s'enracine de nouveau ailleurs — ce qui agace les idéologies). On est dans la certitude du bon enracinement, mais on peut se voir fustigé pour immobilisme : «Alors, tu prends racine ?». On extirpe les racines du mal (au besoin avec retour par le bûcher au parrainage infernal — napalm ou bombe au phosphore sont de la même obédience). On explore les racines du langage, celle des nombres, on consolide celles du ciel. De la racine des dents à celle d'un point noir, il y a de multiples variations triviales.

La race se cherche volontiers des parentés du côté des fondations de l'arbre. S'accorder aux racines, dans les discours, c'est revendiquer un ancrage dans les origines, là où rien n'était perverti.

Dodoens, Daléchamps, etc.) peinent encore à séparer le rameau d'un arbre de la souche et montrent souvent le premier comme un rejet latéral de la seconde.

³ La Fontaine, *Le chêne et le roseau*.

Même quand les racines ne sont pas expressément figurées, les symboles de l'enracinement les suggèrent : quand Bruno Mégret se fait candidat FN aux Présidentielles, ses affiches arborent une feuille de chêne, l'arbre relié aux *vraies* origines.

Racines des arbres, d'abord, mais aussi celles des «petites plantes». Quand les nazis réquisitionnent les premières productions des fermes biodynamiques allemandes, c'est parce que la pureté quasi-mystique de l'intention agricole novatrice (dans un assentiment cosmique agréable à la race des géants) plaît aux meilleures offres de la mémoire souterraine : au peuple de cette *terre* là, les nourritures qui procèdent d'un tel respect pour l'enracinement.

Il ne semble pas que l'ethnobotanique ait dit son mot dans le débat sur le natif, l'étranger, le déraciné-apatride, le droit du sang (tout mélangé fût-il !) contestant le droit du sol. Elle a pourtant, avec les racines, largement de quoi parler.

Le présent séminaire espère voir cette parole *rejeter* abondamment.

Les pouvoirs de la racine

La représentation médiévale des racines, si elle exprime la prise en compte obligée de l'invisible, dit en même temps *leurs grands pouvoirs quand elles guérissent, leur trahison quand elles nourrissent*.

Car la terre où vont les racines est un élément (dans l'acception hippocratique) ambivalent. *Génératrice*, elle restaure chaque année nos printemps, perpétue la taïga comme la forêt tropicale, donne l'igname et le blé. *Dévoratrice*, elle engloutit les générations.

Dans les classifications hippocratiques, elle est de nature *sèche*, ce qui correspond à la "bile noire" (atrabile), supposée venir de la rate, l'humeur de la mélancolie, du doute sur les raisons d'être au monde.

Dans beaucoup de mythologies occidentales, c'est aussi la demeure du *feu* des enfers, celui dont les volcans témoignent : il y a, au profond de la Terre — mais capables d'affleurer en surface — des puissances qui peuvent dissoudre les montagnes et refaire les printemps.

Créature des profondeurs, le diable ("le maître qui fait germer les plantes"⁴) connaît le pouvoir des êtres de son domaine. Mais il en jalouse la part bienfaisante. Ainsi, "fâché des grandes vertus qu'elle possédait"⁵, raccourcit-il d'un coup de dents le rhizome de la scabieuse succise⁶.

Les racines, qui "tirent vers le bas" et fondent ce qui s'élève, connaissent à la fois le monde des morts, l'élan où il s'inverse, les puissances de la métamorphose.

Certaines racines qui contre font le modèle humain, comme le ginseng et la mandragore, œuvres exemplaires des "forces formatrices" (cf. la botanique goethéenne, la représentation anthroposophique du végétal), témoignent de cette ambivalence : elles se font médiatrices dans des œuvres ou salutaires ou maléfiques.

• *Pouvoir de vie* : le ginseng, "esprit de la terre"⁷.

Jadis réservée à l'empereur et à sa maison, payée 250 fois son poids d'argent, cette racine restée fameuse, de plus en plus exposée aux contrefaçons, est-elle bénéfique à l'homme (au mâle) parce

⁴ In J. Michelet, *La sorcière*, 1862.

⁵ Platearius, *Le livre des simples médecines*, article *Morsus dyaboli*. Voir note 2.

⁶ On peut se demander si la réputation de panacée de la verveine (même si cette espèce au sens strict hérite des attributions de toute une classe de plantes cérémonielles latines, les *verbenae*) ne tient pas à la grande difficulté de son arrachage : retenue par les forces souterraines, elle en a d'autant plus les pouvoirs.

⁷ Cité in Porter Smith, E., & G. A. Stuart, *Chinese medicinal herbs*, Georgetown press, 1973. [Compilation commentée du *Bencao gangmu* de Li-Shizhen, XVI^e s. — Analogue chinois de Matthioli]. Voir aussi Wong, M., "Contribution à l'histoire de la matière médicale chinoise", *JATBA*, 1970.

que, selon certaines légendes, elle naît d'un impact de foudre, donc d'une sorte de fécondation céleste⁸ — Comme l'amandier, favorable aussi à la puissance virile, est issu de la semence de Zeus ?

D'autres récits racontent qu'on entendit pendant des nuits une voix *d'homme* implorante, venant de la forêt, qu'on alla voir loin et qu'on finit par déterrer, à cinq pieds de profondeur, une grosse racine à la forme humaine parfaite. Elle demandait qu'on la libère des profondeurs, elle voulait se rendre utile aux humains.

La racine anthropomorphe est ici l'envoyée des forces de vie.

• *Pouvoir d'asservissement et de mort : la mandragore.*

Cette alliée des entreprises de magie noire a déjà été rencontrée à Salagon. Sa réputation de magicienne *s'enracine* en Orient, vient vers l'Europe via l'est méditerranéen. On peut la croiser de nouveau au Séminaire car elle est loin d'avoir tout avoué. On la remémore comme complice des puissances du noir souterrain (cri mortel à l'arrachage, etc.).

Anthropomorphe comme le ginseng, la mandragore en est *l'inverse* dans la représentation du pouvoir des racines. Le premier appelle pour servir l'humain, veut qu'on le déterre. La seconde crie pour tuer, n'accepte de quitter le domaine des morts et de servir un maître qu'en échange de compensations sacrilèges [on la nourrit à la graisse de nouveau-né (naissance contre abolition d'une autre), etc.].

On peut aussi explorer la contradiction (apparente) où les *fruits* de la mandragore, qui reposent à *même le sol* à maturité (dans cette plante, rien ne veut s'éloigner de la terre), entrent dans des manœuvres à finalités érotiques chez les Patriarches en vertige reproductif⁹.

Il faut se rappeler que, dans la perception/mise en œuvre des racines, tout s'opère entre des extrêmes représentés, dans l'Ancien Monde, par le Ginseng et la mandragore — et que les extrêmes sont *toujours* reliés par des connexions souterraines plus ou moins secrètes.

La racine-remède

Le ginseng, remède de longue vie, soutien à la puissance virile, a toujours un statut de racine médicinale majeure. La diaspora chinoise en a propagé la réputation à partir de la fin du XIX^e siècle. La diététique "holistique" a pris le relais. On l'achète dans les grandes surfaces. — D'où sa mise en culture, en grand, la cote outrancière des origines (affirmées) sauvages, etc.

La *truffe* est de la parenté symbolique du ginseng : nature souterraine, réputation aphrodisiaque (aujourd'hui très en arrière-plan au profit de l'arôme), prix exorbitant, spéculation massive, etc. Le savoir savant moderne en fait un champignon, mais Dioscoride y voyait "des racines rondes sans tiges et sans feuilles"¹⁰. Quant à Pline : "Nous ne pouvons vraiment dire ni que c'est de la terre ni que c'est autre chose qu'une callosité de la terre"¹¹. Au XVI^e siècle, dans ses commentaires sur Dioscoride, Matthioli dira que "la nature les produit et amasse en la terre par une vertu secrète et indicible"¹².

Aucune partie aérienne d'un végétal n'atteint aujourd'hui à ces renommées.

⁸ Plusieurs récits d'origine du ginseng sont relatés (parfois bien naïvement sous la plume d'un Jésuite...) par Roi, J. : *Traité des plantes médicinales chinoises*, Lechevalier, 1955 [ouvrage à dominante pharmacologique, sans commentaires ethnos].

⁹ Le rôle ambigu des "pommes d'amour" (les fruits de *Mandragora autumnalis*) dans la polygamie compliquée de Jacob est relaté dans Genèse, 30, en particulier § 14-16.

¹⁰ Dioscoride, II, 139, in P. A. Matthioli, *Les commentaires*, trad. Du Pinet, éd. 1680.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, XIX, 83 (trad. J. André, Les Belles Lettres, 2003).

¹² P. A. Matthioli, *ibid.*

La truffe mérite d'être considérée dans ses alliances avec l'imaginaire des racines, elles-mêmes dans le secret des puissances de la génération.

Il n'empêche : quelques racines moins glorieuses ont toujours une place importante dans nos pratiques médicales, comme la gentiane¹³, et chez les exotiques, l'*Harpagophytum* ou "racine du diable" : tout un programme¹⁴.

La médecine ancienne emploie beaucoup les racines. Delatte a étudié la magie préventive, qui, dans l'Antiquité, détourne les risques de l'arrachage¹⁵.

Le Moyen-Âge, souvent, intègre à la pharmacopée des racines de plantes dont les Temps Modernes n'emploieront plus que les parties aériennes. Ainsi pour le sureau, la buglosse, la centaurée, la germandrée petit-chêne, la fougère-aigle, l'ortie, etc.

Dans certains cas, la racine représente la seule partie active des médicinales. D'autant plus si elle possède une "signature". Inusité de nos jours en médecine, le tubercule du cyclamen évoque une rate aux femmes-médecins de Salerne (XII^e siècle), qui l'emploient dans un rituel magico-psychosomatique impressionnant¹⁶.

C'est encore de signature qu'il s'agit avec les tubercules des *Orchis* et des *Ophrys*, aphrodisiaques bien connus en Europe, au Proche-Orient et au Maghreb. Il s'agit toujours de modélisation souterraine. Les *Dactylorchis* (et groupes associés par la morphologie) renvoient, eux, à la main comme vecteur de sorts.

D'autres racines puissantes n'expliquent pas leurs pouvoirs par l'analogie : qu'est-ce qui conduit à porter au cou, en amulette préventive du haut-mal, la racine tubérisée de la pivoine ?

Parfois, on ne sait pas bien si le pouvoir de guérison appartient à la racine ou à la terre. Sainte Hildegarde en donne un remarquable exemple : "Celui qui a la goutte prendra de la terre qui se trouve autour des racines du tilleul et la mettra dans le feu. Une fois qu'elle est chaude, il la mettra dans un bain chaud où il se baignera ; il fera cela neuf jours et il sera guéri"¹⁷.

En parallèle, il faudrait *regarder du côté des fleurs*. Ni celles du tilleul (et d'autres ligneux), ni celles d'un bon nombre d'herbes dont l'herboristerie moderne privilégie fleurs ou sommités, ne sont citées dans la littérature médicale médiévale.

On est en droit de se demander si l'abandon des parties souterraines des plantes n'a pas conduit à *privilégier l'aérien*, à valoriser des fleurs auparavant négligées, sinon inaperçues.

Corrélativement : que signifie le nouvel engouement pour des racines-remèdes ?

La racine aliment

Déjà rencontrée lors des séminaires, la racine aliment est très dévalorisée dans nos cultures. Rien d'équivalent, chez nous, aux représentations de l'igname, du taro ou du manioc, nourritures

¹³ Surtout passée aux spiritueux, de nos jours, c'est une ex-médicinale majeure. Les apéritifs "à la gentiane" héritent de l'ancienne réputation de digestive, mais cette amère d'exception était surtout prescrite en fébrifuge. Les difficultés de son arrachage, son origine montagnarde (les plantes y gagnent en force ; cf. les travaux de Pascal Luccioni sur les représentations antiques de la "forcé" communiquée aux plantes par le milieu montagnard). On ne va pas dire qu'elle commence à être cultivée en grand, ainsi en Normandie. Chacun produit le ginseng qu'il peut.

¹⁴ *Harpagophytum procumbens*. Cette Pédaliacée des déserts sud-africains (Kalahari, Namibie) est une herbacée vivace aux énormes fruits griffus qui s'accrochent aux pattes des animaux (les gazelles lui payent un lourd tribut de souffrance). La racine, très profonde, émet des ramifications latérales tubérisées, la partie active. Devenue, au niveau mondial, un grand remède anti-inflammatoire des affections rhumatismales, la griffe-du-diable est menacée dans ses habitats naturels par les récoltes excessives. On commence à la cultiver...

¹⁵ Delatte, A., *Herbarius, Recherches sur le cérémonial*, etc. 2^e éd., Liège, 1938.

¹⁶ Platearius, *Le livre des simples médecines*, article *Ciclamen*. Voir note 2.

¹⁷ Hildegarde de Bingen. *Le livre des subtilités des créatures divines. Le livre des arbres*, XXIV. J. Million, 1989.

fondatrices dans les régions tropicales¹⁸ ...

Il est probable que si nos climats avaient favorisé les racines (ou tubercules, bulbes...) sauvages, l'aliment végétal souterrain n'aurait pas connu l'opprobre. Mais la flore d'Europe n'en propose que très peu susceptibles d'être consommées telles quelles (*Bunium*, *Conopodium*...). Les humains de l'Âge d'Or, qui se satisfont des nourritures simples partagées avec les dieux (et sans doute, alors, d'une saveur exquise...), mangent les tubercules d'asphodèle¹⁹, devenus piètre ressource de disette mais remémorés dans le culte pythagoricien à l'Apollon nourricier de Délos.

C'est la mémoire des temps de ramassage (perpétués jusqu'au XX^e siècle chez les pauvres), l'assimilation des nourritures souterraines à la misère qui les font tenir à distance. Dans les religions monothéistes (avec antécédents "païens"), il s'y ajoute les effets d'une représentation du monde où la valeur est céleste, le négatif (les risques sur l'âme) terrestre. Qui mange des racines s'abîme l'âme, ou témoigne qu'il y a communauté de *nature* avec l'élément terre (on peut jouer sur les mots).

Quand le vilain se nourrit de rave (navets et choux-navets), seules racines de conservation importantes avant la pomme de terre, il n'exprime pas un fait de misère, mais qu'il *est de la nature* des pourceaux, un être inférieur.

Dans l'autre extrême social, l'homme d'esprit se nourrira de préférence de ce qui vit le plus loin possible du sol (cette peau d'un ventre mauvais, tel celui des créatures du Retable d'Isenheim). Le gibier à plumes est privilégié²⁰.

À noter que les bulbes du genre *Allium* (ail, oignon, échalote, etc.) ne sont pas mis au ban, d'une part à cause de leur croissance seulement en partie hypogée, mais surtout parce qu'ils sont *de nature chaude*, donc favorable, à dose raisonnable, à l'équilibre de ces humeurs toujours menacées par le froid.

La méfiance de nos cultures pour l'aliment souterrain intervient encore dans l'histoire de l'acclimatation de la pomme de terre. On connaît la survalorisation théâtrale, qui, sous l'égide de Parmentier, la rend attrayante, à la veille de la Révolution.

Sans doute y aurait-il une étude à conduire sur la perception actuelle des racines alimentaires. Même si l'expansion universelle des frites pourrait signifier qu'elle ne fait plus question...

Cependant, des écoles diététiques veulent toujours limiter la consommation des aliments qui, comme la pomme de terre, sont de "fausses racines". Car la pomme de terre est une *tige souterraine tubérisée* (d'où son aptitude à bourgeonner) : cela est perçu comme une "régression" susceptible d'entraîner celle de l'esprit.

Le même interdit frappe l'arachide, graine d'une gousse aérienne à maturation hypogée. — D'où, concluent les radico-résistants, le matérialisme de la société américaine, par ailleurs grande consommatrice de maïs, graine qui tend à la morphologie minérale... Contrairement au blé du vieil Occident, aux arrondis propices à la pensée fluide.

On n'est pas ici dans le soupçon à l'égard des racines elles-mêmes (cf. la notoriété de la

¹⁸ La génétique récente montre que les Australopithèques de l'Afar se nourrissaient en priorité de tubercules.

¹⁹ Hésiode, *Les travaux et les jours*, vers 40-41.

²⁰ Allen J. Grieco a finement exploré la représentation des nourritures chez les élites médiévales, leur dérision à l'égard de l'alimentation populaire. Il relate l'histoire de Bertolo, vilain qui se retrouve à la cour, dont la nourriture trop "subtile" le rend malade à mourir. Les médecins avertis de ce qui convient à cette sous-classe humaine le soignent avec "de grosses fèves et des raves cuites sous la cendre", mais il finit par succomber. Car "celui qui est accoutumé aux raves ne doit pas manger des pâtés (...), celui qui est accoutumé à la houe ne doit pas prendre la lance". — Grieco, Allen J., *Classes sociales, nourriture et imaginaire alimentaire en Italie (XIV^e-XV^e siècles)*, chap. 4, *Les fruits et les légumes*, in *Il mondo delle piante. Cultura, rappresentazioni ed usi sociali dal XII al XVII secolo*. Convegno di Studi, Firenze, 3-4-5 maggio 1989.

carotte et de la betterave rouges — racines, il est vrai, qui se haussent à fleur de ciel...), mais dans la néo-croyance d'obéissance savante, où les données de la botanique moderne servent à la validation détournée des anciennes représentations.

Mythologies fondatrices Test de l'arbre

Le serpent s'insinue dans les profondeurs à l'égal des racines ; mais c'est une racine qui s'approprie aussi le monde des hommes, avec un pouvoir de mort.

Dans beaucoup de mythologies des cinq continents, le serpent a une importance cosmogonique. Curieusement, son alliance avec les racines n'apparaît que très rarement dans les relations des mythographes²¹.

Le serpent des mythologies nordiques habite les racines du "frêne" Yggdrasil ; l'aigle des cimes descend le combattre chaque jour, lutte qui renouvelle sans cesse les cycles temporels. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal de la Genèse n'est pas explicitement mis en rapport de connivence profonde avec le serpent tentateur. Le Paradis terrestre est sans racines. Pure création, il pourrait ne pas en avoir besoin....

Toutefois, auprès des "arbres sacrés de l'Inde encore existants (...) s'élèvent (...) des douzaines de pierre représentant des najas"²².

Dans le même registre des cosmo-anthropogénèses, il faut aussi évoquer *l'être humain comme arbre inversé*, surtout représenté dans la pensée hindouiste : les racines recherchent la *vraie vie* dans le "substrat" céleste et la diffusent dans le terrestre.

La représentation du serpent comme "racine vivante" semble se rencontrer plus souvent dans les contes (africains, entre autres) que, expressément, dans l'imaginaire mythologique.

Dans ses enquêtes sur les représentations et usages des serpents, en Haute-Provence, Danielle Musset²³ a relevé l'expression "écorcer la vipère" quand il s'agit de l'écorcher. Il y a peut-être glissement de vocabulaire. S'il y avait lapsus, il ne serait pas surprenant...

Les racines réapparaissent dans les *tests de la psychologie*.

Bien connu des "demandeurs d'emploi" dont on juge prudent de passer au crible faiblesses inavouables et pulsions maquillées en candidature sérieuse, le *test de l'arbre* leur accorde une certaine importance.

Pour les plus prudents, la partie racine exprimerait les contingences de "l'ancrage corporel", le vécu du corps dans sa relation à l'espace. Mais il y a, bien évidemment, plusieurs écoles : Stora, Koch, Murray, etc.

Comme Internet apprend à déjouer les pièges du test, un certain nombre de sites soulignent déjà ce qu'il ne faut surtout pas faire... En ce qui concerne la méthode Koch, par exemple, on ne doit pas dessiner « Racines, fruits, oiseaux, branches sur le tronc, touffe d'herbe au pied, fleurs ».

²¹ Il n'y a pas d'article "racines" dans le *Dictionnaire des symboles* (J. Chevalier, A. Gheerbrant, R. Laffont, Bouquins) — Ouvrage par ailleurs d'une opacité désespérante, qui, à force de vouloir tout dire, n'éclaircit presque rien.

²² Jung, C. G., *Les racines de la conscience*, Buchet-Chastel, 1971. Très curieusement, dans cet ouvrage de 628 p., en dépit de son titre et d'une illustration de couverture très explicite, les racines ne sont pas une seule fois approchées *pour elles-mêmes* — Lacune étrange pour la "psychologie des profondeurs". Il n'est pas davantage fait mention des racines dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, PUF, 1967. — La symbolique des racines, à première vue dévoyée par la métaphore, irait-elle, en fait, *trop profond* pour l'investigation psychanalytique ?

²³ D. Musset, *comm. verb.*, janvier 2014.

Très mauvais, la sensibilité, chez le salarié !

Pour d'autres thérapeutes, le décryptage de la figuration des racines semble enseigner beaucoup. Chez P. Lenthéric, par exemple, on relève cinq symptômes évoquant des troubles sexuels sur dix exemples cités²⁴....

*

Ce qui précède autorise un premier commentaire global : ce qui a trait aux racines, dans nos cultures, reste souvent *implicite*.

De leur figuration obligée dans l'illustration botanico-médicale antique et médiévale, de leur disparition quand émergent les sciences naturelles, *quand on déracine la nature de l'obscurité des fables*, à leur quasi-absence dans les grands ouvrages de la psychologie du XX^e siècle (même évoquées par la métaphore, elles y restent très discrètes), de la crainte qu'elles inspirent à l'herboriste antique jusqu'à leur hégémonie métaphorique (le plus souvent inaperçue des locuteurs) dans le langage courant : les racines se cantonneraient-elles à leur biotope naturel, l'invisible ? — D'autant plus qu'elles sont désormais, croit-on, parfaitement désacralisées, la fonction biologique sans cesse mieux comprise ayant totalement occulté l'imagerie fondatrice ?

On espère que ce séminaire (qui ne souhaite pas, avec ce thème, manger son pissenlit par la racine) va réveiller des vocations taupinesques, soulever des monticules d'idées nouvelles, aider à l'exploration de ce monde sous nos pas qui a sa part dans la construction de la psyché — équivalente à celle des étoiles, tout romantisme mis à part.

D'ici à l'automne, qu'on s'arrête un peu sur l'herbe, sous les arbres, qu'on prête l'oreille au murmure des profondeurs : il n'a plus le rugissement des feux infernaux, il peut même alarmer le silence ; il appelle à connaître le langage des signes de l'ombre, là où s'enracine toute clarté.

Pierre Lieutaghi

²⁴ Ex. : “Racines visibles comme par transparence : troubles sexuels perturbateurs ; bloqué par l'influence de l'hérédité ; souffre de ne pas réaliser ; handicapé par des éléments négatifs héréditaires”, in Lenthéric, Dr. P., “L'arbre en question, le test du dessin de l'arbre en consultation homéopathique”. Article présenté au Congrès *Trobada d'Oc*, Collioures, 2001 [Biblio]. <http://www.homeoint.org/dynamis/collioure01/arbre.htm>

Première journée : jeudi 9 octobre 2014

08:30 – Accueil.

09:00 – Ouverture du séminaire par Gilbert Sauvan, Président du Conseil général, Député des Alpes de Haute-Provence.

09:15 – Présentation du séminaire par Danielle Musset, ethnologue et directrice du Musée de Salagon.

09:30 – **De l'usage à la signification des racines en Égypte ancienne sous le rapport des croyances, de la métaphore et l'ethnobotanique : un aperçu.** Sydney H. Aufrère, Centre Paul Albert-Février (CPAF-TDMAM), MMSH Aix-en-Provence.

L'écriture hiéroglyphique en elle-même et la langue égyptienne font respectivement recours entre autres au signe de la racine, pour déterminer le verbe exprimant le processus végétatif rd « pousser » (Wb II, 462-463), que l'on retrouve dans le nom des productions végétales : rd.w « les plantes, les récoltes ». L'Égypte étant un pays de marais, l'architecture et l'iconographie mettent traditionnellement en exergue dans les temples des plantes d'eau telles que le lotus ou le papyrus en montrant à la base des colonnes ou des colonnettes, le renflement émergeant de l'eau de leurs racines respectives auxquelles est due leur vitalité. En matière de croyances, celles qui sont présentes dans de nombreuses représentations des fils d'Horus émergent de fleurs de lotus jaillissant de l'eau à partir d'un tubercule proche sous les pieds d'Osiris, entretenant ainsi une relation sémantique entre la notion de « pied » (rd) et la « racine » (rd), puisque l'eau de l'inondation jaillit de sous les pieds des divinités en lien avec ce phénomène. Manifestation première des effets de l'eau de l'inondation sur la vie, les racines des plantes aquatiques constituent un témoignage de la vitalité du cycle végétal et évoquent la renaissance de la nature qui débute par la verdure des plantes aquatiques. Mais leur intérêt ne s'arrête pas là, car, qu'il s'agisse des racines de souchet, des racines de papyrus ou de lotus, les enfants égyptiens, d'après les auteurs grecs, doivent leur vitalité au fait qu'elles leur dispensent une nourriture à peu de frais et permettent aux gens du delta de ne pas être exposés à la famine. L'enfant Horus à Chemmis est tout à fait typique de l'enfant élevé au sein des marécages, dans un monde qui procure à foison des ressources de toutes sortes et qui est, par excellence, le lieu d'émergence de la royauté égyptienne.

10:15 – **Racines : voir les choses cachées. Réflexion sur la place des racines dans les cultures grecque et romaine.** Marine Bretin-Chabrol, maître de conférences de latin, Université Lyon III – HiSoMA, et Pascal Luccioni, maître de conférences de grec, Université Lyon III – HiSoMA.

Les racines sont cachées dans la terre – et elles l'étaient déjà pour les hommes de l'Antiquité, qui se montrent bien conscients du mystère que recèle cette existence souterraine et cachée, et qui spéculent sur le rôle physiologique de cette partie des plantes. Pourtant, on les montre, ces racines, on les recherche, on les déterre ; bien souvent, la plante, pour les spécialistes des simples que sont les *rhizotomoi*, paraît se résumer à sa racine, et bien souvent c'est la racine qui permet de la reconnaître. Des procédés spécifiques de lavage des racines sont décrits par les traités spécialisés. Les raisons de cette valorisation sont sans doute en partie religieuses, en partie économiques, mais il faut revenir aux textes des médecins, des jardiniers et des juristes pour comprendre dans son ensemble une valorisation des racines qui nous est devenue étrangère.

11:00 – Pause.

11:15 – **L’image des racines dans la représentation du corps humain chez Giuseppe Penone et Javier Pérez.** Charlotte Limonne, doctorante en Arts Plastiques, membre du Centre Interdisciplinaire d’Études et de Recherches sur l’Expression Contemporaine de l’Université Jean Monnet de Saint-Étienne.

Ce qui est caché fait peur et attire en même temps. Ainsi, au XV^e siècle, au moment où les racines (partie souterraine de la plante) disparaissent des représentations botaniques, s’ouvrent des controverses autour de la dissection humaine, mêlant engouement pour la science et répulsion de certains religieux. La terre, le corps humain, n’est-ce pas la même chose ? D’autant plus à une époque où macrocosme et microcosme sont en correspondance ? Je propose donc d’approfondir ce parallèle entre racines et anatomie de l’Homme, à travers l’étude des œuvres de deux artistes contemporains : Giuseppe Penone et Javier Pérez, ceux-ci prolongeant des réflexions qui sont sûrement millénaires. Ainsi, Penone, au lieu de créer une forme nouvelle, préfère, à la manière d’un archéologue ou d’un chercheur, «retrouver la forme enfouie, mettre au jour la vérité [ou l’origine] oubliée»²⁵ (les veines du marbre, le cœur de l’arbre ou ses racines, l’empreinte des vaisseaux à l’intérieur du crâne humain...). Chez Pérez, nous verrons comment, dans ses dessins, racines, réseaux veineux, végétal, humain se croisent sans fin jusqu’à se confondre, pour évoquer la vie comme la mort.

12:00 – Repas.

14:00 – **Le Chêne de Flagey, les arbres de Courbet.** Noël Barbe, chercheur au IIAC-Laboratoire d’anthropologie et d’histoire de l’institution de la culture, conseiller pour l’ethnologie à la direction régionale des Affaires culturelles de Franche-Comté.

En 1864, Gustave Courbet peint *Le chêne de Flagey* «appelé Chêne de Vercingétorix, Camp de César près d’Alésia, Franche Comté, 1864». D’abord ce tableau, dans son exécution se veut l’inscription d’un événement historique en un lieu. Courbet intervient là dans l’une des polémiques sur la localisation de la bataille d’Alésia : l’arbre et sa peinture permettent de prendre le lieu dans le complexe topologique de l’affrontement et dans un même mouvement de manifester une opposition politique au pouvoir central. Ensuite ce tableau a été lu, dans le champ de l’histoire de l’art, comme un autoportrait du peintre. La lecture est alors fortement productrice d’indices parmi lesquels les racines comme enracinement du peintre, condition de sa puissance humaine et créatrice (le tronc et le feuillage). Ce faisant, c’est aussi une politique des identités artistiques qui est développée : l’appartenance à un lieu à partir duquel se développent singularité et œuvre. Cette lecture a été largement à l’œuvre dans le rachat du tableau par le département du Doubs en 2013 : enracinement du peintre et du tableau.

14:45 – **De l’écrivain voyageur en orchidée vanille. Les racines du nomade Nicolas Bouvier (1929-1998).** Jean-Michel Rietsch, enseignant, membre de L’Institut de Recherche en Langues et Littératures Européennes (ILLE - EA 4363) - Université de Haute-Alsace, Mulhouse.

Une Orchidée qu’on appela vanille de Nicolas Bouvier paraît à l’été 1998, peu après la mort de son auteur. L’écrivain voyageur y raconte les aventures de la vanille. Mais c’est là également pour lui l’occasion de s’interroger sur sa légitimité à traiter d’un tel sujet. Un nomade peut-il s’intéresser à une plante délicate nécessitant des soins réguliers ? Son discours a-t-il quelque valeur puisqu’il est d’une ignorance crasse en botanique ? C’est que, d’une manière plus essentielle peut-être, cette réflexion de fin de vie sur la vanille met au jour un jeu de miroir entre l’orchidée et l’auteur. En vérité, les tribulations de la vanille enracinée, déracinée, réimplantée par les hommes, reprennent à l’unisson les rapports complexes, paradoxaux de Bouvier avec le voyage-déracinement et son port d’attache-racine genevois. C’est cette dialectique de l’attachement-arrachement de racines à la fois sédentaires et nomades qu’il convient d’aborder.

²⁵ Grenier, Catherine, *Giuseppe Penone*. Paris, Centre Pompidou, 2004. p. 74.

15:30 – Pause.

15:45 – **La racine en Chine : aperçu historique des connaissances ethnobotaniques, des usages et de la symbolique.** Georges Métaillé, Directeur de recherche honoraire CNRS, Centre Alexandre Koyré, Paris.

La partie souterraine de toute plante est appelée en chinois *gen*, 'racine' depuis plus de deux mille ans. Cependant des termes spécifiques sont aussi utilisés pour un certain nombre de végétaux. Le rôle de la racine dans la vie végétale sera présenté à travers des citations de textes anciens. Dans une seconde partie ce sont les utilisations des racines en horticulture et en médecine qui seront pris en considération. Pour terminer c'est la valeur symbolique de la racine qui sera analysée.

16:30 – Discussion.

17:15 – Pot au Musée de Salagon.

18:00 – **Conte sur la raiponce** dans les jardins de Salagon, par Sophie Lemonnier, conteuse.

19:00 – Fin de la journée.

Deuxième journée : vendredi 10 octobre 2014

08:30 – Accueil.

09:00 – **Méthodologie en sous-sol, essai d'«écologie des savoirs»²⁶ sur le tamier.** Laurent Gall, doctorant en ethnoécologie, Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC), Université de Bretagne Occidentale, Brest.

Des enquêtes menées dans le nord de la Bretagne relèvent un contraste entre la faible abondance d'une plante aux caractères bien singuliers, le tamier, et sa fréquente occurrence au sein de la pharmacopée locale. Au fil des années et des recherches élargies à la région, demeurent ces questions lancinantes : pourquoi la brûlante racine de *Tamus communis* «sévit»-elle tant dans les savoirs populaires au nord, bien que sa présence soit attestée ailleurs ? Cette différence de fréquence d'usages est-elle vraiment avérée ? L'intrigue s'épaissit d'autant que le tamier dispose d'un faux-ami dans les parages, aussi toxique sinon plus, la bryone dioïque, avec usurpation d'identité entre les deux protagonistes. Pour résoudre l'énigme sur la plante-à-la-pépîte-souterraine, il faut donc *creuser – le sol, les savoirs, les mémoires, le temps*. Dans les dédales de la mémoire collective, l'enquêteur en péril doit déjouer des pièges, aux nombres desquels figure le mensonge par omission des témoins, au sujet de «savoirs assujettis»²⁷ et dénigrés (par peur d'une mise à nu de leurs propres racines ?). À la recherche d'indices jusqu'aux confins de l'Europe, munis de cartes (ethno-linguistique, floristique...), nous effectuerons un inventaire critique des stratégies adoptées lors de l'investigation et nous tenterons de dégager une méthodologie en profondeur, aux horizons multiples.

09:45 – **L'herbe aux cent têtes, autrement dite *Eryngium* ou Panicaut ou Chardon-Roland.** Annick Fédensieu, ethnologue.

Du panicaut, vagabond épineux champêtre ou marin, «on rapporte des choses prodigieuses». Si la consommation de sa racine charnue, des rosettes et des jeunes pousses tend à disparaître des campagnes françaises, elle est toujours bien attestée pour d'autres régions d'Europe et du pourtour méditerranéen. Depuis Dioscoride, les herbaires et traités médicaux soulignent les propriétés bénéfiques de sa racine, diurétique et emménagogue ; la plante chasse les ventosités, est bonne pour le foie et guérit des morsures de bêtes venimeuses. Les Juifs la considèrent comme l'une des «herbes amères» du repas pascal, tandis que ses vertus aphrodisiaques sont vantées dans les recettes épicées transmises par les Arabes. À la Renaissance, les Anglais la préconisent dans la cure de la mélancolie et apprécient particulièrement sa racine confite «régénérante». Les Allemands en font une fidèle compagne de l'homme, charme amoureux ou amulette protectrice dans les moments d'infortune. Il s'agira ainsi de suivre les destinées de cette « tête de Gorgone », racine sexuée au dire de Pline, qui suscita la passion funeste de Sappho et l'inspiration de Dürer.

10:30 – Pause.

10:45 – **L'Antona en Cévennes, ou la mémoire retrouvée.** Sophie Lemonnier, animatrice pour «En compagnie des plantes».

Dans la vallée du Tarnon, en Cévennes, quelques anciens se souviennent avec émotion de cette plante qui était encore cultivée dans les jardins quand ils étaient jeunes. Sa racine et/ou ses feuilles étaient, disent-ils, souveraine contre les refroidissements, et certaines voisines y tenaient "comme à

²⁶ Lieutaghi, Pierre, 1986. *L'herbe qui renouvelle : un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'Homme.

²⁷ Foucault, Michel, 2001. *Dits et écrits*, t. 3, texte 193, 1976-1988, Paris, Gallimard.

la prunelle de leurs yeux". Le problème c'est qu'elle est aujourd'hui portée disparue dans les jardins, ne reste que ce nom d'Antona ou Bel Antoine et cette petite phrase, encore connue de beaucoup et qui fleure bon la panacée : "Antona a tot mal dona". Une enquête délicate s'ensuit pour retrouver le nom scientifique de l'Antoune, qui, après quelques fausses pistes en pays ombellifère (l'Égopode, la Livèche, l'Angélique des bois, la grande Berce...), finit par révéler que l'Antona des gens de la vallée du Tarnon n'est autre que *Peucedanum ostruthium*, l'Impératoire, dont Fournier nous apprend qu'elle était une panacée déchue, encore cultivée dans les jardins des Cévennes au milieu du XX^e. Une fois la plante identifiée, la belle ombellifère peut réintégrer quelques jardins et la mémoire commencer à se délier au cours d'une petite enquête sur les usages et la relation particulière nouée entre les cévenols et le "Bel Antoine".

11:05 – **L'Hirschwurzel des Vosges.** Élise Bain, ethnologue, Association Alchémille, et Lucile Zwingelstein, étudiante en ethnologie, Association Alchémille.

Hirschwurzel est le nom alsacien de la plante dont l'usage de la racine est mentionné par des anciens de la vallée de la Doller, au pied des Hautes-Vosges. Cette «racine de cerf» (de l'allemand *hirsch*, le cerf, et de l'alsacien *wurzla*, la racine) est dite être très estimée autrefois, au même titre que la grande gentiane des crêtes, avec laquelle elle partage des emplois similaires. Du peucedan herbe aux cerfs, au laser à larges feuilles, cette courte présentation évoquera les difficultés d'enquêter sur cette racine qui n'est pas sans rappeler, de par sa morphologie, ses usages et son statut, la fameuse Impératoire.

11:30 – **La 'nouvelle' gentiane jaune en Pyrénées ou le trésor enfoui.** Raphaële Garreta, ethnologue, Conservatoire Botanique National des Pyrénées et Midi-Pyrénées.

Plante médicinale de renom faisant, aujourd'hui encore l'objet d'usages familiaux ou artisanaux, la grande gentiane intéresse très fortement différents secteurs industriels : liquoristerie, agro-alimentaire, pharmacie, cosmétique, herboristerie. C'est, bien-sûr, sa racine qui est convoitée. Pour alimenter ces filières, tant au niveau national qu'à l'exportation, 2000 tonnes de racines fraîches sont extraites tous les ans, en France. Cela est bien connu dans le Massif Central où la gentiane, devenue emblématique de cette région, est largement valorisée, représentée et utilisée. Dans les Pyrénées, en revanche, elle est passée, sans transition, du domaine des savoirs populaires où elle est en déclin (malgré une excellente réputation mais qui n'existe plus que dans les souvenirs) à celui de matière première pour l'industrie. Ce brusque changement de statut a de nombreuses incidences, tant réglementaires que sur les perceptions que l'on a de cette plante et de ceux qui l'arrachent.

12:15 – Repas.

14:00 – « **La doublette de pépé Auguste** » ou le **fabuleux destin de la racine de buis.** Valérie Feschet, Aix-Marseille Université-AMU, IDEMEC-UMR6591 CNRS.

La «ronce» de buis (collet qui se situe à la jonction du tronc et des racines) servi pendant longtemps (fin XIX^e et début XX^e siècles) à fabriquer des boules à jouer dans le Midi de la France. Si les boules «cloutées» ne sont plus utilisées aujourd'hui, le « cochonnet » (selon le terme contemporain) ou encore le «bouchon» (selon l'expression provençale francisée qui vient de *bocho*, petite boule) incarne toujours la charge sémantique de la racine de buis. Adossée à une enquête de terrain portant sur l'ancrage de la pétanque en Provence et son développement aux États-Unis, et sur un corpus de documents ethnographiques (chansons, photographies, cartes postales, photomontages, posters), cette communication mettra en valeur les projections symboliques associés à la partie de pétanque. À l'interface entre la lumière et l'obscurité, entre les entrailles de la terre et le ciel, la vie et la mort, la partie de pétanque relie par le matériel à jouer les extrêmes du végétal, le noir des entrailles de la terre nourricière, le ventre où puise les racines, à la lumière irisée du feuillage des

platanes ou des marronniers.

14:45 – **La / le réglisse – discrétion et ambiguïtés de bouts de racines dont on fait du bois.**
Jean-Yves Durand, ethnologue, CRIA-UM (Portugal) et IDEMEC (Aix-en-Provence).

Dans les étals bariolés de confiserie industrielle, quelques tronçons de racines de réglisse sont l'unique produit végétal à peine transformé, d'un marron-gris qui tranche sur le fluo des emballages de gommes acidulées. Il est d'ailleurs rare d'y voir sous sa forme brute un « bois doux » désormais souvent conditionné en étuis. Parés de vertus incertaines, constituant la base de diverses gourmandises (parfois presque disparues, comme la poudre de coco) et entrant dans la composition de célèbres boissons de boy-scouts ou d'aficionados de l'apéritif, ses dérivés ne sont pas exempts d'enjeux économiques qui ont fait les beaux jours de marques connues. La couleur de cet « or noir végétal » évoque l'origine souterraine de racines dont les ramifications historiques et contemporaines relient les cours de récréation françaises (où leur genre est aussi indécis que leur saveur douce-amère) aux champs de bataille de Syrie : une présence ténue dans le quotidien peut néanmoins pointer vers des notions fondamentales – la douceur, la violence. Mâchonnant un bout de bois doux qui vite s'effiloche sous la dent, on voit pourquoi l'ethnobotanique du présent, dans tous les sens de l'expression, peut prendre racine aussi dans les kiosques à journaux ou les débits de tabac, entre presse *people* et jeux de hasard.

15:30 – Pause.

15:45 – **Les racines de l'ethnobotanique. Radicules et radicelles d'une science hybride, au carrefour du Muséum National d'Histoire Naturel et du Musée ethnologique de Salagon.**
Carole Brousse, doctorante en ethnologie à l'IDEMEC, Université d'Aix-Marseille.

Discipline vouée à l'étude des relations hommes/plantes, l'ethnobotanique émerge en France dans les années 1960, sous l'impulsion d'André-Georges Haudricourt et de Roland Portères, agronomes au Muséum National d'Histoire Naturelle. Pierre Lieutaghi, qui fréquente le Muséum dans les années 1970, s'initie à cette science aux côtés de Jacques Barrau, botaniste et directeur du laboratoire d'ethnobotanique. Avec Danielle Musset, Pierre Lieutaghi participe ensuite à la création des jardins du conservatoire ethnologique de Salagon, devenu depuis les années 1990 Musée départemental et « ethnopôle ». En 2001, avec le soutien de la Mission du Patrimoine Ethnologique, l'institution organise le premier séminaire d'ethnobotanique du domaine européen. Pratiquée à cette occasion comme un champ de l'ethnologie, l'ethnobotanique y développe de nouvelles méthodologies et des questionnements inattendus.

16:30 – Conclusion du séminaire : discussion générale.

17:30 – Tour d'horizon (souterrain) en images par Pierre Lieutaghi, ethnobotaniste, suivi de quelques photos de la mandragore de Dominique Coll, animatrice pour « Les Coll Buissonnière ».

18:30 – Fin de la journée.

Troisième journée : samedi 11 octobre 2014

09:30 – Rendez-vous dans les jardins de Salagon pour une balade contée par Claude Marco, « anecdobotaniste »²⁸ : ***Nos racines par le pissenlit !***

Dans cette conférence en plein air tous les moyens seront bons pour mettre en vedette les parties souterraines de quelques végétaux que l'on trouve en Provence, sans esquiver la part de "menterie" inhérente à toute mise en avant de ses racines.

11:00 – « Apéro racinaire », concocté par Claude Marco.

12:00 – Fin du séminaire.

²⁸ « L'anecdobotanique étant à l'ethnobotanique ce que le roman historique est à l'histoire », Claude Marco.

Fiche d'inscription

Treizième séminaire d'ethnobotanique du Musée de Salagon
Jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 octobre 2014 : *Les racines ou la métaphore des origines*
Lieu : Salle Pierre Michel, Place du Bourguet, Forcalquier

Nom, prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Mail : _____

Profession : _____

Lieu de travail (si en relation avec l'ethnobotanique) : _____

Intérêt et expérience en ethnobotanique : _____

m'inscris par la présente au treizième séminaire annuel d'ethnobotanique du domaine européen du Musée de Salagon. Je participerai aux journées d'étude du jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 octobre 2014.

-
- Je joins un chèque de **40 € pour participer au séminaire sans les repas** (comprenant les frais d'inscription pédagogique).
 - Je joins un chèque de **60 € pour participer au séminaire avec le repas du jeudi midi et du vendredi midi** (comprenant les deux repas, ainsi que les frais d'inscription pédagogique).
 - Je souhaiterais deux repas végétariens.
 - Je désire recevoir une facture.

Merci de libeller les chèques à l'ordre de Madame le Régisseur de Salagon et de les renvoyer avec la fiche d'inscription au Musée de Salagon, 04300 Mane.

Date :

Signature :

Informations concernant l'inscription

Le nombre de places est limité.

La fiche d'inscription et le chèque doivent être réceptionnés par le Musée de Salagon, 04300 Mane, **avant le vendredi 19 septembre 2014**. L'inscription pourra se faire **dans la limite des places disponibles**.

Les réservations seront effectives à réception de la fiche d'inscription et du chèque.

Aucun remboursement ne pourra être effectué.

Si vous souhaitez réserver des repas et des nuitées dans la région, ou encore connaître les horaires de bus, prière de contacter l'Office de Tourisme de Forcalquier au 04 92 75 10 02.

Le séminaire se déroulera, comme l'année passée, dans la Salle Pierre Michel, qui se trouve Place du Bourguet à Forcalquier, juste à côté de la Mairie. Attention, nous changeons de restaurant cette année, les repas du midi se dérouleront à la Brasserie Le Station, qui se trouve au 5 rue Louis Andrieux, dans Forcalquier.